

L'ABAISSEMENT DE CHRIST.

Qu'il y ait en vous les mêmes sentiments qui ont été en Jésus-Christ : lequel étant en forme de Dieu, n'a point regardé comme une usurpation d'être égal à Dieu ; mais il s'est anéanti soi-même en prenant la forme d'un serviteur fait à la ressemblance des hommes. Et ayant paru comme un simple homme, il s'est abaissé lui-même, s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix.

(PHILIP., II, 7-8.)

Après avoir exhorté les chrétiens de Philippe à l'humilité et à la charité, l'apôtre, à l'appui de cette double exhortation, leur présente l'exemple de Jésus-Christ comme le modèle qu'ils doivent imiter. Imiter Jésus-Christ, tel est le but que doit se proposer constamment quiconque porte le nom de chrétien ; et il suffit, pour montrer l'excellence de telle ou telle vertu, de nous la faire voir mise en pratique par notre divin chef. Imiter Jésus-Christ, que tel soit en effet le but de notre vie, mes bien-aimés frères ; cher-

chons dans la contemplation de ce parfait modèle tout à la fois la connaissance de notre devoir et la force de le pratiquer. Nous pouvons tous imiter Jésus, puisqu'il a été fait « semblable à nous en toutes choses, excepté le péché. » De toutes les vertus que l'évangile nous recommande, il n'en est pas une seule que nous ne puissions contempler réalisée, mise dans tout son jour, élevée à sa plus haute puissance dans la personne et dans la vie de Jésus-Christ.

Nous parlions, dans une précédente méditation, du devoir de marcher dans l'humilité et dans la charité. Pour pratiquer ces deux vertus si précieuses et si nécessaires, il ne faut que marcher sur les traces de Jésus. Jésus nous a laissé le plus parfait modèle tout à la fois d'humilité et de charité. Rien n'égale l'humiliation à laquelle il s'est volontairement soumis, si ce n'est la charité qui l'a inspirée. Contemplons de plus près, guidés par les paroles de l'apôtre, cet abaissement volontaire, cette humiliation merveilleuse du fils de Dieu. « Qu'il y ait donc en vous les mêmes sentiments qui ont été en Jésus-Christ, lequel étant en forme de Dieu, n'a point regardé comme une usurpation d'être égal à Dieu. » Ce passage est un des plus importants de l'évangile au point de vue de la doctrine, puisqu'il touche à la divinité de Jésus-Christ; en même temps il présente une certaine difficulté dans le texte original, et par là même dans nos versions. Qu'il nous soit permis pour l'éclaircir d'entrer

dans quelques détails d'interprétation, qui sortiront peut-être des habitudes de cette chaire, mais qui ne seront pas sans utilité.

« Lequel étant en forme de Dieu. » Cette expression étonne au premier abord. Pourquoi saint Paul ne dit-il pas simplement, comme saint Jean au commencement de son évangile, ou comme il le dit lui-même au neuvième chapitre de son épître aux Romains, que Jésus était Dieu? Les adversaires de la divinité du sauveur n'ont pas manqué de tirer parti de cette circonstance pour prétendre que Christ, d'après saint Paul, n'aurait que l'apparence de la divinité, non son essence intime. Mais pour avoir la forme réelle de la divinité, il faut être Dieu. Autant vaudrait soutenir, d'après le verset suivant, où il est dit que Christ a pris « la forme d'un serviteur, » qu'il ne s'est abaissé qu'en apparence et non en réalité. Par cette expression, la forme de Dieu, l'apôtre a voulu désigner la gloire de Dieu, la puissance de Dieu, les attributs sensibles de la divinité, dont Jésus était revêtu avant l'incarnation, et que seuls il a pu dépouiller dans son abaissement volontaire. En effet, ce que Jésus a quitté, ce n'est pas l'essence même de la divinité : il ne le pouvait pas sans se renier lui-même : ce n'est que la forme brillante, la gloire de la divinité; et voilà pourquoi saint Paul, ou plutôt le Saint-Esprit, emploie cette expression qui représente avec une justesse parfaite l'idée vraie de l'incarnation.

Cette forme de Dieu, c'est cette gloire que le fils possédait éternellement dans la communion du père, et dont Jésus dit dans sa prière sacerdotale : « maintenant glorifie-moi, toi mon père, auprès de toi, de la gloire que j'ai eue chez toi avant que le monde fût fait. » C'est cette gloire encore que Jésus, parlant sous le nom de la Sagesse, décrit en ces termes au livre des Proverbes : « l'Éternel m'a possédée dès le commencement de ses voies, même avant qu'il fût aucune de ses œuvres. J'ai été déclarée princesse dès le siècle, dès le commencement, dès l'origine de la terre. J'ai été engendrée avant que les montagnes fussent posées, et avant les coteaux ; lorsqu'il n'avait point encore fait la terre, ni les campagnes, ni le commencement de la poussière du monde. Quand il agençait les cieux, j'y étais ; quand il traçait le cercle au-dessus des abîmes ; quand il affermissait les nuées d'en-haut ; quand il rendait fermes les fontaines des abîmes ; quand il établissait son règlement pour la mer, afin que les eaux n'en passassent point les bornes ; quand il compassait les fondements de la terre, alors j'étais auprès de lui son nourrisson, j'étais ses délices de tous les jours, et toujours j'étais en joie en sa présence ¹. » Etant donc en forme de Dieu, « il n'a point regardé comme une usurpation d'être égal à Dieu. » Si l'on adopte cette version, qui est la plus généralement reçue,

¹ Prov., VIII, 22-30.

L'apôtre a voulu exprimer cette idée, que Jésus pouvait se dire égal à Dieu sans sortir de sa position véritable, sans qu'il y eût dans un pareil titre aucune usurpation de sa part. L'égalité avec Dieu était une chose qui lui appartenait réellement et légitimement. On pourrait aussi traduire : « il ne s'est point glorifié de ce qu'il était égal à Dieu. » L'apôtre aurait voulu dire alors que Jésus n'a point tiré vanité de son égalité avec Dieu, qu'il n'a pas fait valoir cette position comme un sujet de gloire, mais qu'au contraire il y a volontairement renoncé pour un temps. Enfin on pourrait encore traduire : « il n'a pas retenu avec tenacité l'égalité avec Dieu. » Un usurpateur craint de quitter même pour un temps le trône qu'il occupe injustement ; mais le possesseur légitime ne craint pas de déposer temporairement son autorité, assuré qu'il est de la retrouver plus tard. Ainsi a fait Jésus à l'égard de l'égalité avec Dieu. Ces trois interprétations peuvent également se justifier par les usages de la langue originale ; peut-être faut-il les réunir pour avoir tout entière la pensée de l'apôtre. Si je les ai citées toutes les trois, c'est surtout pour vous montrer que, quelle que soit la version qu'on adopte pour ce passage important, on arrive toujours à une explication qui suppose l'égalité absolue de Christ avec Dieu.

C'est de l'égalité avec Dieu que Christ a pris son point de départ pour s'abaisser volontairement ;

c'est un Christ égal à Dieu qui est descendu *pour un temps* dans cette condition humble et inférieure où il a pu dire à ses disciples, en attendant l'heure du relèvement : « si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon père : *car mon père est plus grand que moi.* » Le passage que nous examinons est donc un des témoignages les plus formels et les plus éclatants qui soient rendus dans l'évangile à la divinité absolue de Jésus-Christ.

Dans les versets qui suivent, l'apôtre décrit en détail, et en observant entre les différents traits qu'il énumère une admirable gradation, cet abaissement volontaire du fils de Dieu.

« Mais il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme d'un serviteur fait à la ressemblance des hommes ; et étant trouvé quant à la figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même et s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, à la mort même de la croix. » Reprenons l'un après l'autre chacun des traits de ce riche tableau ; descendons avec l'apôtre cette échelle d'humiliations et de douleurs dont l'amour éternel a parcouru successivement tous les degrés.

« Il s'est anéanti lui-même ; » il s'est dépouillé volontairement de cette forme de Dieu, de cette gloire et de cette puissance divines qu'il partageait avec le père. Ce seul mot comprend et résume d'avance tous les détails qui vont suivre.

Voici maintenant en quoi consiste cet anéantisse-

ment, ce dépouillement de lui-même auquel s'est soumis le fils de Dieu. « Il a pris la forme d'un serviteur. » Prendre la forme d'un serviteur, pour celui qui est « Dieu au-dessus de toutes choses, béni éternellement, » c'est prendre la forme d'une créature; car toutes les créatures sont les serviteurs de Dieu, maître souverain de l'univers qu'il a créé. C'est en vain que nous voudrions nous représenter par l'imagination l'intervalle qu'a dû franchir Jésus-Christ, l'abaissement qu'il a dû subir pour descendre au rang de créature. Du créateur à la créature il y a toute la distance qui sépare la toute-puissance de l'infirmité, l'infini du fini. Du rang de créateur descendre à celui de créature : maître souverain de l'univers, disposant à son gré de tous les événements et de tous les êtres, prince et source de toute vie, prendre la forme d'un serviteur, d'un être qui n'a qu'une vie d'emprunt, et dont la volonté est dominée par une volonté étrangère, c'est là véritablement, quand on y réfléchit, ce qu'il y a de plus étonnant, de plus merveilleux, ce qui confond le plus notre imagination dans l'abaissement du fils de Dieu. Mais pourtant ce n'est là que le premier degré de cet abaissement.

Parmi toutes ces créatures innombrables qui sont l'ouvrage de ses mains, qui servent également à sa gloire et à l'accomplissement de ses desseins, quelle sera celle dont il va prendre la forme, ce Jésus na-

guère l'égal de Dieu ? Laissons l'apôtre nous répondre : « il a pris la forme d'un serviteur *fait à la ressemblance des hommes*. C'est jusqu'à l'humanité qu'il veut descendre, c'est au rang des hommes qu'il veut se placer. Ce n'est pas au rang des créatures intelligentes les plus relevées, ce n'est point parmi « les trônes, les dominations et les puissances » qui peuplent les régions célestes, ce n'est pas un archange, ni un séraphin, ni un ange dont il veut prendre la place : c'est un homme : c'est-à-dire qu'il s'abaisse jusqu'à l'extrême limite, jusqu'au dernier degré de la création intelligente, de cette création seule faite à son image et parmi laquelle seule il pouvait se trouver une place pour lui. Il n'était donc pas possible à Jésus de descendre plus bas qu'en prenant « la ressemblance d'un homme. » Il a voulu devenir homme, c'est-à-dire qu'il a voulu revêtir toutes les infirmités de notre chair mortelle. Il a voulu s'assujettir à la faim, à la soif, à la fatigue, à la douleur physique, et aux angoisses morales qui tourmentent les enfants des hommes ; il s'est rendu « semblable à nous en toutes choses excepté le péché. » Et pourtant ce n'est là encore qu'un deuxième degré de son abaissement.

« Etant trouvé quant à la figure comme un homme, » continue l'apôtre, « il s'est abaissé lui-même, » c'est-à-dire qu'il a choisi parmi les hommes la place la plus humble, la vie la plus pauvre et la plus méprisée. Il aurait pu se placer parmi les prin-

ces et les grands de la terre, il aurait pu s'entourer de la gloire et des richesses du monde : mais au lieu de cela il s'est abaissé jusqu'aux derniers rangs des sociétés humaines. Il est né dans une étable, et son premier berceau fut une crèche ; il a grandi dans les humiliations d'une vie pauvre et laborieuse, il a travaillé de ses mains, lui le fils et l'égal de Dieu, dans un atelier de charpentier ; et plus tard, quand il quitta ces humbles travaux pour se consacrer à la prédication de la vérité qu'il était venu apporter au monde, il voulut vivre encore dans la pauvreté et dans l'opprobre ; il n'avait pas un lieu où reposer sa tête ; absolument dépourvu des biens de ce monde, il recevait sa subsistance de quelques disciples fidèles, qui le suivaient de lieu en lieu l'assistant de leurs biens ; il s'est vu en butte aux outrages et aux persécutions de la part de son peuple, « il a été le méprisé et le rejeté des hommes, homme de douleur, et sachant ce que c'est que la langueur ; » « les siens ne l'ont point reçu, » ses proches parents l'ont rejeté, ses concitoyens « ont détourné leur face de lui, tant il était méprisé, et ils ne l'ont rien estimé. » Et pourtant il faut descendre encore, pour trouver le terme de son abaissement.

« Il a été obéissant, » continue l'apôtre, « jusqu'à la mort. » Ce n'était pas assez pour accomplir son œuvre qu'il vécût dans la pauvreté, dans l'humiliation et dans la souffrance ; il a fallu qu'il fit connaissance avec

la mort, qu'il se trouvât aux prises avec ce « roi des épouvantements. » Lui le saint et le juste, lui « le prince de la vie, » lui « par qui et pour qui sont toutes choses, » lui à la voix duquel l'univers est sorti du néant, il a bu à cette coupe amère qui est le salaire du péché, il a passé par ces angoisses de la dissolution dont la seule pensée nous fait frissonner à l'avance, il a traversé « la vallée de l'ombre de la mort, » il s'est couché, comme un coupable fils d'Adam, dans le lit glacé du sépulcre. Et pourtant ce n'est pas là encore le terme de son abaissement.

« Il a été obéissant jusqu'à la mort : » mais quelle mort ? « à la mort même de la croix. » La croix : voilà quelle est la mort jusqu'où le fils de Dieu a voulu s'abaisser. La croix : c'est-à-dire de toutes les morts la plus ignominieuse, la plus infamante ; la croix : c'est-à-dire un supplice, et quel supplice ? celui qu'on réservait pour les esclaves, et pour les plus vils d'entre les criminels ; la croix : c'est-à-dire de toutes les morts la plus douloureuse, la plus ingénieusement cruelle, la plus horrible des tortures qu'ait jamais pu inventer l'imagination exaltée par la cruauté ; ce supplice qui cloue un homme vivant sur un bois mort, le fixe en terre, et le laisse là de longues heures dans une immobilité absolue et forcée, brûlé par le soleil, consumé par une soif ardente, pesant de tout son poids sur ces quatre plaies qui s'agrandissent et s'enveniment sans cesse, appelant

vainement la mort qui n'arrive qu'à la longue, après une interminable agonie, et quand l'excès de la fatigue a triomphé de la nature. Le voilà sur la croix entre deux brigands, ce Jésus naguère l'égal de Dieu : « une assemblée de méchants l'ont entouré; ils ont percé ses mains et ses pieds, ils ont ouvert leur gueule contre lui comme un lion dévorant et rugissant; il s'est écoulé comme de l'eau, et tous ses os sont déjoins; son cœur est comme de la cire, s'étant fondu dans ses entrailles; sa vigueur s'est desséchée comme de la brique; sa langue tient à son palais; on l'a mis dans la poussière de la mort. » S'il s'écrie, vaincu par l'excès de son angoisse, « j'ai soif! » c'est du vinaigre qu'on lui donne à boire; et non contents de cette accumulation de tortures physiques, ses bourreaux y ajoutent encore le supplice moral de leurs lâches outrages et de leurs atroces railleries. Et pourtant il nous faut descendre plus bas encore pour trouver le dernier terme de son abaissement.

En effet, il y avait dans ce supplice de la croix quelque chose qui, pour Jésus, le rendait plus épouvantable que pour nul autre. « Celui qui est pendu au bois, » avait dit prophétiquement Moïse, « est malédiction de Dieu ¹. » C'est en Jésus que cette parole devait trouver son véritable accomplissement. « Il nous a rachetés de la malédiction de la loi, » dit saint

¹ Deut., XXI, 23. Gal., III, 13.

Paul, « quand il a été fait malédiction pour nous. » Ce qu'il y a de plus terrible pour Jésus dans le supplice de la croix, ce n'est pas le supplice lui-même : ce ne sont pas les clous qui lui percent les mains et les pieds, ce n'est pas la soif qui le dévore, ni le vinaigre qu'on lui donne à boire, ni les outrages dont on l'abreuve : c'est la malédiction du péché qui pèse sur sa tête innocente, c'est l'œuvre de l'expiation qui s'accomplit dans sa personne, ce sont les péchés réunis de tous les hommes qu'il porte en son corps sur le bois, qui l'accablent sous le fardeau de la condamnation divine, qui lui font éprouver toutes les horreurs de la mort seconde, qui lui voilent la face de son père, qui le livrent sans défense à la malédiction d'une loi violée, et qui lui arrachent ce cri d'angoisse au-delà duquel on ne peut rien imaginer : « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ! » Qui pourra jamais comprendre tout ce qu'il y a, dans ce cri du fils divin à son père céleste, d'angoisse, d'amertume, et de douleur !... je m'arrête, saisi d'un saint tremblement, au bord de cet abîme d'humiliation et de souffrances, que la parole ne peut décrire, et que la pensée elle-même ne saurait sonder. Voilà, voilà jusqu'à quel degré d'abaissement est descendu le fils de Dieu. Voilà ce qu'est devenu volontairement ce Jésus qui était en forme de Dieu, couronné de toutes les splendeurs de la gloire divine, et qui pouvait sans usurpation se dire égal à Dieu. C'est ainsi

qu'il a changé la domination souveraine de l'univers contre le dernier degré de l'opprobre, et le trône du ciel contre une croix. Au lieu de cette multitude de l'armée céleste qui naguère entourait son trône, de ces mille millions d'anges qui célébraient sa gloire et attendaient ses ordres, prêts à voler où les envoyait un signe de sa main, quels sont les êtres qui se présentent maintenant autour de lui? C'est une multitude sanguinaire qui fait réentendre à ses oreilles ce cri de rage : qu'il soit crucifié! c'est un sanhédrin cruel et hypocrite, qui le condamne sans l'entendre sur le rapport de faux témoins ; ce sont les valets d'un Caïphe qui le couvrent d'opprobres, qui lui crachent au visage, qui le frappent par derrière, et qui lui crient : « Christ, devine qui t'a frappé! » ce sont des soldats sans entrailles qui déchirent son corps à coups de verges, qui font saigner sa tête sous une couronne d'épines, qui clouent sur une croix ses mains et ses pieds ; c'est enfin l'assemblée des esprits de ténèbres qui entourent sa croix dans ce moment suprême où Dieu l'abandonne, insultant à son agonie, triomphant sans doute de ce qu'ils regardent comme leur victoire.

Voilà, mes frères, ce qu'a été l'abaissement du fils de Dieu. Voilà quel est le modèle d'humilité que saint Paul présente à l'imitation des Philippéens. Y a-t-il quelque chose au monde qui puisse égaler l'humilité de Jésus ?

Oui, mes frères, il y a une chose qui égale l'humilité de Jésus : c'est la charité de Jésus. C'est la charité qui est le principe de son humilité. C'est par charité qu'il a souffert volontairement toutes ces humiliations, qu'il a descendu tous les degrés de cette échelle de douleurs, qui de la gloire du ciel l'a conduit jusqu'à l'ignominie de la croix, j'allais dire jusqu'à la malédiction de l'enfer. S'il a souffert tout cela c'est pour nous, c'est par amour pour de pauvres pécheurs comme vous et moi. Il fallait qu'il fût abaissé pour que nous pussions être relevés ; il fallait qu'il souffrît pour que nous pussions être délivrés de la souffrance, qu'il fût condamné et maudit pour que nous pussions être bénis et sauvés. Cette voie douloureuse dans laquelle il a marché volontairement était la seule qui pût nous ramener à la félicité éternelle. Cette échelle d'humiliations par laquelle il est descendu du ciel jusqu'en enfer, était la seule par laquelle nous pouvions remonter nous-mêmes de l'enfer au ciel. Depuis l'heure où il a quitté la forme de Dieu pour prendre la forme d'un serviteur, jusqu'à celle où il a expiré sur une croix maudite, il n'est pas une humiliation, pas une douleur qu'il n'ait endurée en vue de nous, pas une qui ne lui ait été infligée par nos péchés d'une part, et de l'autre par son amour. Qu'y a-t-il donc qui puisse être comparé à l'humilité de Jésus, si ce n'est la charité de Jésus ? Quelle charité que celle qui pour des pécheurs, pour des êtres

perdus, indignes, condamnés, ennemis de Dieu, se dépouille de la gloire divine, se condamne à une vie d'opprobres, et meurt du plus cruel des supplices ! quelle charité que celle qui fait tout cela pour nous sans que nous l'ayons cherchée, sans que nous l'ayons appelée à notre aide, que dis-je ? quand nous étions bien plutôt disposés à la repousser, et à dire comme les vigneron de la parabole, « nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous ! » qui alors nous prévient, nous appelle, qui vient d'elle-même nous chercher dans notre égarement et nous sauver dans notre perte, qui vient faire tout cela sans nous et presque malgré nous !

Mes frères, une telle charité nous trouvera-t-elle toujours insensibles ? Jusqu'à quand ces merveilles de l'amour de Christ, qui font l'étonnement des anges, glisseront-elles sur nos cœurs endurcis comme sur du marbre ? Quand sera-ce que nous apprendrons enfin à pleurer avec saint Jean et avec Marie au pied de la croix de notre sauveur ? Nous qui pleurons si facilement sur nos souffrances ou sur celles des êtres que nous aimons, n'aurons-nous pas enfin des larmes pour les souffrances de Christ ? nous qui sommes si volontiers émus par les témoignages d'amour qui nous viennent des hommes, ne serons-nous pas enfin remués jusqu'au fond de l'âme par cet amour de Christ qui nous tend les bras du haut d'une croix ? nous qui ne pourrions voir sans frémir et sans pleurer une

mère donner sa vie pour son enfant, verrons-nous toujours d'un œil sec et d'un cœur presque indifférent Christ donner sa vie pour les pécheurs?...

Non, non, il n'est pas possible qu'il en soit ainsi plus longtemps! il n'est pas possible que nos cœurs restent plus longtemps fermés en présence de l'amour, et des humiliations, et du sang versé de notre sauveur! Dans cette nouvelle semaine sainte où il fait passer encore une fois sous nos yeux toutes les douleurs de son sacrifice, dans ces jours de grâce où il nous rappelle encore une fois à sa table pour y participer aux symboles de sa chair et de son sang, nous sortirons enfin de cette coupable indifférence, nous jetterons loin de nous ce criminel endurcissement! nous sentirons nos cœurs tressaillir à la vue de tant de charité et de tant de souffrances! nous sentirons que dans toute l'histoire du monde, et dans tous les âges de l'éternité, il n'est pas de scène plus émouvante ni plus sublime que celle qui nous montre sur Golgotha, crucifié entre deux brigands, le roi du ciel couronné d'épines, Jésus donnant sa vie pour les pécheurs; nous oublierons tout le reste dans la contemplation de cette grande et sainte victime, nous mêlerons nos larmes au sang qui coule de ses plaies, et nous ne voudrons savoir qu'une seule chose, Christ, et Christ crucifié!

Toutefois, mes frères, prenons garde que le fruit de la contemplation de Jésus crucifié ne se borne

constances que nous, qui a souffert des mêmes épreuves, traversé les mêmes tentations, et tout cela sans péché; celui qui a revêtu notre nature infirme et pris un corps pareil au nôtre afin de pouvoir nous servir de modèle; celui dont la vie, considérée dans son ensemble, est si parfaite qu'il nous semble impossible de l'imiter, et dont pourtant chaque trait de cette vie, pris en détail, est tel qu'à sa place il nous semble que nous eussions pu faire de même : tant il est vrai que ce modèle, tout parfait qu'il est, est bien un modèle humain, à notre usage, à notre portée, un modèle que tout homme peut imiter, et que Jésus est bien ce que Pilate exprimait à son insu, lorsqu'il le présentait à la multitude après l'avoir fait déchirer par la verge de ses soldats : « voilà l'homme ! » voilà l'homme par excellence, l'homme modèle, l'homme que nous pouvons et que nous devons imiter.

Oui, mes frères, imitons-le, cet homme Jésus que Dieu nous donne pour modèle après nous l'avoir donné pour sauveur! que l'objet constant de nos efforts, que le grand but de notre vie soit de rétablir en nous dans sa pureté primitive cette image divine que le péché a effacée; préparons-nous ainsi, en nous rapprochant toujours plus de Jésus par les dispositions de nos cœurs, à le rejoindre un jour dans « la maison de son père, » et à passer la vie éternelle dans la société bienheureuse de ce céleste ami ! Amen.

Avril 1854.